

TAHAR BEN JELLOUN

ADÉLAÏDE DE CLERMONT-TONNERRE

MARC LAMBRON

LEÏLA SLIMANI

NOUVELLES
de
MARRAKECH



■ CASSI EDITION

TABLE DES MATIÈRES

RENCONTRE AVEC LA LUMIÈRE <i>Tahar Ben Jelloun</i>	11
MAWAKECH <i>Adélaïde de Clermont-Tonnerre</i>	23
STRANGERS IN THE RIAD <i>Marc Lambron</i>	37
LA MAISON BLEUE <i>Leïla Slimani</i>	51

ADÉLAÏDE DE CLERMONT-TONNERRE

MAWAKECH



NOUS ÉTIIONS en route vers l'aéroport d'Orly, mon mari, les enfants et moi. Au téléphone, j'ai senti sa nostalgie.

« Tu ne veux pas nous rejoindre ? » lui ai-je proposé.

Maman a gentiment décliné. Maxime et Alexis lui ont envoyé des baisers virtuels. Tour à tour, ils ont crié, dans l'enthousiasme de leurs deux ans :

« Moi va à Mawakech ! Gros Zavion. »

Ce qui, avec l'esprit de synthèse qu'implique leur vocabulaire débutant, résumait parfaitement l'esprit du voyage. Nous partions pour la première fois ensemble quelque part en avion, et ce quelque part était Marrakech, donc pas n'importe où. Ma mère et sa sœur cadette ont grandi au Maroc, ma grand-mère y a sans doute passé les plus belles années de sa vie, mon arrière-grand-mère y avait trouvé refuge avec sa propre mère, la duchesse de Guise, dite « Miou ». Interdits de séjour en France par la loi d'exil qui frappait les descendants de la famille royale et qui ne sera abrogée qu'en 1950, les d'Orléans nourrissaient une véritable passion pour leur pays d'accueil.

Aujourd'hui, nous nous y rendons à l'invitation d'un hôtel voulu par le roi, pour illustrer la grandeur de l'histoire marocaine et l'excellence des savoir-faire de son pays. Des amis m'avaient parlé de la beauté des lieux, mais l'arrivée est saisissante. Ce palais, qui n'a que neuf ans, semble posé depuis toujours dans l'écrin ocre

de ses remparts et le foisonnement de ses jardins. Dès l'entrée monumentale, haute d'une dizaine de mètres et intégralement décorée, Maxime et Alexis sont fascinés. Impossible de les contraindre à la sagesse, nous les lâchons dans cette médina rêvée qu'ils découvrent comme Alice le pays des merveilles. Ils plongent les bras dans les fontaines et voudraient déjà s'y baigner, ramassent des lilas de nuit tombés au sol pour me les offrir et ont déjà repéré le bassin des carpes à qui ils offrent un morceau de leur gâteau de bienvenue. Ils courent dans les ruelles fleuries qui mènent aux riads, ivres de joie, de découvertes et de senteurs. Les façades, toutes simples, ne laissent pas un instant envisager la splendeur des intérieurs. Soieries et brocarts, velours frappés et tapis de cuir, bois de cèdre incrusté de nacre et bronzes ciselés, moucharabiehs et mobilier marqueté d'os s'insèrent dans un décor de plâtre sculpté, véritable dentelle d'étoiles polygonales, de sceaux-de-Salomon et de frises en nids-d'abeilles. Partout le travail de la main. Des milliers de mètres carrés de mosaïques, de marbres, d'onyx, de zelliges colorés et de tadelakts aux motifs alternant texture brillante comme du marbre et rugosité des lignes piquetées. Combien d'heures de travail, combien de mains expertes, patientes, aimantes et fières de leur art ont été nécessaires à la réalisation de ce projet titanique ? Ce qui pourrait n'être qu'une démonstration de force, d'une opulence dérangeante dans cette terre de contrastes, suscite au contraire une véritable émotion. Chaque détail de faïence, chaque morceau de bois sculpté porte en lui l'application d'un artisan, d'un *maalem* qui a voulu faire honneur à son pays et à son roi.

Tard le soir, une fois les enfants couchés, je contemple, du toit-terrasse, la Koutoubia qui surgit des

têtes échevelées de palmiers. La rumeur de la ville monte, lointaine. Je m'aperçois que je ne sais presque rien de ce lien qu'avaient mes ancêtres à cette terre. Pourquoi sont-ils venus ici ? Comment s'y sont-ils installés ? Je n'ai que des bribes de récit, des instantanés de vie, rien qui me permette de suivre le fil complet de leur histoire. Il apparaît pourtant, ce passé, sur le visage de ma mère lorsqu'elle parsème ses plats de *kamoun*, qu'elle froisse dans ses mains un citron vert ou qu'elle s'arrête inopinément dans la rue pour respirer un jasmin étoilé ou un oranger en fleur égarés au coin d'une jardinerie. Je sens alors remuer en elle des souvenirs qu'elle ne m'a pas confiés, une enfance à laquelle je n'ai jamais eu accès, et je décide, durant ce court séjour à Marrakech, de percer ses secrets.

En redescendant dans la chambre aux boiseries si travaillées qu'elles me donnent l'impression de me coucher dans une luxueuse boîte à cigares, j'envoie quelques mails hameçons à ma tante, ma mère, ma grand-mère, mon grand-oncle... Le lendemain, seul un poisson a mordu : ma grand-mère, Micky, qui m'écrit ces quelques mots :

« Le Maroc, c'était la ligne Paris-Lyon-Marseille. La gare Saint-Charles. Le Grand Hôtel de Noailles et ces magnifiques paquebots blancs, le *Djenné* ou le *Koutoubia*, "qui m'attendaient". Les sirènes puissantes, la mer pendant trois jours, puis Tanger. L'hôtel de France dans le quartier des ambassades, tout blanc lui aussi. Sa vue sur l'ancienne médina, le Grand Socco et la Kasbah. Le Maroc, c'étaient aussi des pins, des palmiers, des djellabas. L'immense jardin de Miou. Le soleil en éclats sur les carrelages noir et blanc de la maison. Les buissons bleus de plumbago. Je devais avoir trois ans et demi... J'en ai ensuite eu quatre,

neuf, beaucoup plus... Des années qui n'ont jamais effacé ces souvenirs, ni même fait pâlir ces images. »

Je pense avoir établi le contact, trouvé le fil d'Ariane, mais ses mails suivants resteront élusifs, la nostalgie est trop grande, elle a reconstruit des remparts autour du souvenir. La réponse n'est pas plus fructueuse du côté de ma tante Laure, d'habitude enthousiaste conteuse :

« Le paradis perdu, ce n'est pas le Maroc, c'est l'enfance. De ces moments précieux qui nous forgent, il me reste des sensations d'un bonheur vierge jamais plus retrouvé. Écrire ces moments, peut-être, mais ne vais-je pas abîmer ces lumières qui sont toujours restées allumées dans mon esprit malgré l'amoncellement de la vie ? »

Quand, où, pourquoi, comment. Mes questions bassement pragmatiques se heurtent à leur sensibilité, à leur mémoire approximative et à leur lyrisme... J'essaie de joindre ma mère sans succès et nous décidons, avec les enfants, de sortir de l'enceinte de l'hôtel.

Au luxe inimaginable de ce lieu répondent, à quelques minutes de là, la simplicité de la terre battue, les empilements bigarrés de produits et d'aliments, les échoppes de bord de route, les garages remplis de pièces détachées, les réclames anciennes, des familles sur des mobylettes bringuebalantes, monsieur conduit, madame, voilée, a son nourrisson dans les bras. Des ânes minuscules et vaillants portent des piles de marchandises deux fois plus grosses qu'eux. Les dromadaires – des « domadai » pour les enfants, qui continuent à perdre leurs « r » et à garder leur enthousiasme – ruminent couchés en espérant qu'aucun touriste en surpoids et en quête de couleur locale n'ait la lubie de vouloir les enjamber. Des mulets traînent des charrettes de bois et des chevaux fatigués traînent des gens comme nous, car nous avons sacrifié,

avec nos bambins extatiques, à la promenade en calèche. C'est chatoyant, roublard, chaleureux. Nous sommes en pleine saison des grenades qui arrivent par remorques entières sur le marché. Les oliviers ploient sous les fruits, les pamplemousses s'apprêtent à prendre des couleurs. Des hectares de roses, de jasmin, de magnolias... Dans le souk, aux étals de viande et de poisson succèdent les parfums d'épices et de fruits séchés. Les scooters filent à fond la caisse, s'amusant des touristes qui, comme nous, se jettent sur le bas-côté et tentent de naviguer entre les mètres cubes de souvenirs locaux parfois tout juste arrivés de Chine. Souvent, derrière une porte sans devanture ou au détour d'une ruelle moins animée, d'authentiques artisans qui soignent leurs objets : lins brodés, tapis, ferronnerie, verres et poteries... J'essaie à nouveau de joindre ma mère. Répondeur.

En rentrant à l'hôtel, bonne surprise. Mon oncle Michel de Grèce, le cousin germain de ma grand-mère, se dit prêt à m'aider dans mes recherches. Historien, écrivain, il comprend ma démarche, lui qui a tant exploré le passé de sa famille qui se confond avec l'histoire de l'Europe. C'est grâce à lui, témoin de première main, que j'obtiendrai enfin les grandes lignes de cette expatriation et les récits savoureux du quotidien d'un autre siècle.

« Lorsque mes grands-parents, le duc et la duchesse de Guise, se sont mariés en 1899, ils ont reçu en cadeau de mariage le château du Nouvion-en-Thiérache, dans l'Aisne. Quatre enfants sont nés et, ce devoir accompli, ma grand-mère a dit que si elle restait un jour de plus au Nouvion, elle allait se suicider ou tuer quelqu'un. Elle dépérissait d'ennui dans cet endroit qu'elle trouvait sinistre. Sur un coup de tête, mes grands-parents sont

donc partis au Maroc. Ils ont pris le bateau. Mon grand-père, que l'on appelait "Papa Jean", plutôt réticent, ma grand-mère, enchantée de l'aventure. »

Les voilà arrivés à Tanger, avec les quatre enfants en bas âge. Ils achètent des chevaux et décident – je ne sais trop comment – de descendre la côte à cheval. Allez savoir où ils dormaient ! Puis ils arrivent dans une petite ville qui s'appelle Larache, entre Tanger et Rabat. Ils trouvent les lieux charmants, et sans se poser plus de questions, s'installent. À cette époque-là, le sultan confiait des terres aux étrangers qui venaient mettre en place une agriculture moderne. Ils reçoivent des parcelles dans différents endroits de la région qu'ils se mettent à cultiver sous un faux nom : Orliac. C'est donc à Miou, mon arrière-arrière-grand-mère fantasque et haute en couleur que l'on doit cette première expédition. Petite femme dont l'autorité et le charisme étaient inversement proportionnels à la taille, elle avait, paraît-il, un sens de la repartie assassin et une sainte horreur des raseurs.

À l'époque de leur premier voyage, en 1909, il n'y a ni colons ni protectorat français. Lorsque ces derniers arrivent quelques années plus tard, le pays est coupé en deux. Larache se retrouve au Maroc espagnol et les terres cultivées par les « Orliac » au Maroc français. Il faut sans cesse passer des frontières, mais qu'importe ! La loi d'exil ne s'applique pas aux protectorats. Le duc et la duchesse de Guise continuent à mener la belle vie. Loin de tout protocole, cette vie agraire, très simple, leur offre une totale liberté.

« Ils s'amusaient comme des fous, mais en 1926, mon grand-père s'est retrouvé, à la suite de la mort de son beau-frère, chef de la famille. Il ne pouvait pas s'occuper de l'action familiale depuis le Maroc. Au désespoir

de ma grand-mère, ils sont allés s'installer à Bruxelles, au manoir d'Anjou. »

Miou décide de garder Larache et d'y revenir tous les ans. La tribu continue à partager son temps entre les deux pays. Pendant la guerre, cette grande villa blanche à un étage leur sert à nouveau de refuge. Tous les enfants et petits-enfants de Miou et Papa Jean s'y installent. Se constitue une communauté des plus féroces. Les nounous des différentes fratries se haïssent, mais s'entendent toutes pour torturer l'une d'entre elles, Marcelle. Cette dernière a pour animal de compagnie un cochon qu'elle adore et que ses comparses kidnappent un jour et refusent de restituer. Les tractations de libération de l'otage porcin remontent aux plus hauts étages de la maisonnée. Laquelle est de surcroît divisée par des convictions politiques radicalement opposées. Miou aime les dictatures, sa fille Françoise est gaulliste, son aînée, Isabelle, très nationaliste, exècre les Allemands mais ne croit pas au Général, et son fils Henri hésite. À la cuisine, le chef est un fervent pétainiste. Contrairement au chauffeur Matias, un personnage madré qui fait de la contrebande en calant, sous les banquettes de la voiture où il transporte les petits-enfants de la « duchesse », des cartouches de cigarettes, des machines à écrire et des flacons de whisky. Au sortir de Tanger, ville internationale, les douaniers laissent passer ces têtes blondes à pedigree sans se douter des marchandises sur lesquelles elles ont posé leurs petits postérieurs. Une communauté de bonnes espagnoles, toutes venues du même village près de Grenade, met un peu de neutralité dans les débats de la villa qui tourne sous la baguette de Balieta et Mercedes. Redoutables, ces deux énormes dames terrorisent les enfants comme le personnel et vivent en

ménage. Elles partagent, malgré leur corpulence, un lit de fer minuscule aux ressorts amollis dont les parents se demandent comment il peut contenir tant d'amour... Les journées se passent entre œuvres de charité, notamment à la *casa de los niños*, et promenades à cheval ou en voiture durant lesquelles Miou, dûment chapeauté, un plaid sur les genoux quelle que soit la chaleur et éventail en main, admire les magnifiques paysages du Rif et la côte Atlantique. Le soir, ce sont d'interminables jeux de cartes que l'on déroule en vidant des bouteilles de Fundador, un brandy espagnol à faire des trous dans le parquet. Miou n'aime pas perdre, et si ce malheur se produit, elle devient cramoisie et insulte les autres joueurs dans des termes peu compatibles avec son rang.

Le 25 août 1940, anéanti par la défaite française, Papa Jean, le duc de Guise, meurt à Larache. Miou reprend une partie de ses obligations tout en poursuivant ses bonnes œuvres. En 1948, mes grands-parents, Micky et Fred, reçoivent à leur tour en cadeau de mariage une ferme et des terres agricoles, Berma, où ils s'installent pour élever des zébus et des vaches limousines, puis cultiver du tabac et des eucalyptus dont ils font du charbon de bois. Alors que j'ignore quasiment tout de cette époque, ma mère m'appelle enfin, et tout simplement, comme un flot, elle me raconte ses premières années là-bas. Son amie Zora, qui l'a sauvée d'un serpent venu, à la faveur d'une sieste sous les eucalyptus, se lover sur son torse. La petite fille l'a saisi à mains nues et tué d'un coup sec. Les balades dans les douars où les habitants l'appellent « Lalla Pussy », son surnom, les tajines, et le sucre qui se présente en gros pains enveloppés de papier kraft bleu, la lagune, le marabout, la grande forêt de chênes-lièges où elle galope à perdre la raison et qui,

une fois la récolte faite, devient entièrement rouge, les bergers, les remorques de girolles, les trente kilomètres de piste pour atteindre leur maison, la rivière et le gué où elle pêche, avec une canne bricolée, des myriades de poissons. Son ami Apflem qui s'occupe des vaches et François de Saint-Seine, aristocrate vieille France égaré en plein bled qui donne des grands dîners avec de la vaisselle en porcelaine et de l'argenterie historique. Moulay Bousselham où la famille allait faire des déjeuners de dorades, de bars mouchetés et de mulets tout juste sortis de l'eau. Rabat, enfin, où elle est envoyée pour apprendre à lire et à écrire.

Après l'indépendance, en 1956, les bonnes relations avec Sa Majesté le roi Hassan II permettent à la famille et à mes grands-parents d'y garder des attaches. C'est au Maroc que meurt le frère de ma grand-mère, Bernard, victime d'un accident de cheval. Et c'est là que Miou finira ses jours... Puis vint le moment du départ inéluctable, pour des raisons que je n'ai toujours pas éclaircies. Nous sont restés, quelques décennies plus tard, des récits d'une époque bénie, libre, sensuelle et ensoleillée. La saveur des figues de Barbarie et des dattes cueillies dans le jardin, la chaleur des nuits passées dehors à regarder le ciel, quelques destriers devenus mythiques, notamment le farouche Garbosso. Seules ma grand-mère et ma mère surent amadouer ce bucéphale de l'Atlas dont la légende et la robe toute d'or sont parvenues jusqu'à nous. Le retour à Paris fut vécu pour ceux qui avaient goûté à cette douceur de vivre avec une brutalité sans nom et le regret tenace bien que jamais vraiment avoué d'un paradis perdu. Nous sont restés aussi quelques compagnons. Ahmed, jeune berger de Larache qui, à force d'étude et de travail, est devenu dessinateur

industriel en France. Son frère Msbah qui, lorsque mes grands-parents sont rentrés en Touraine, a envoyé, des mois durant, des lettres magnifiques sans doute dues à la plume imagée d'un écrivain public. Mon grand-père aimait les belles lettres et Msbah a passé près de quarante ans avec la famille. Il m'a appris à préparer les légumes, les tajines, le couscous, la kesra et ces crêpes marocaines épaisses juste faites de farine et d'eau qu'il agrémentait parfois de chocolat. C'est lui qui m'a montré comment cueillir le pourpier qui pousse spontanément en Indre-et-Loire et que tout le monde prenait pour une mauvaise herbe, ou à retrouver de l'origan dans la pelouse. C'était aussi un homme fantasque, cyclothymique, mais qui a teinté de poésie toutes nos jeunes années.

Au moment de partir, nous partageons une dernière citronnade à l'hôtel. En contemplant l'Atlas dont les cimes se dessinent parfaitement au-delà des remparts, je pense à ce pays qui a tant représenté pour les miens. Je les comprends et me prends à rêver d'une vie autre. Loin de Paris, de sa beauté et de sa folie. Qui sait, peut-être que cette longue passion familiale pour le Maroc n'est pas tout à fait finie.



ADÉLAÏDE DE CLERMONT-TONNERRE est née en 1976, à Neuilly-sur-Seine. Journaliste et écrivaine, elle est l'auteur de deux romans : *Fourrure*, récompensé par de nombreux prix, et *Le Dernier des nôtres*, lauréat du grand prix du roman de l'Académie française.